Document généré le 24 avr. 2024 11:12

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le désir de la chose
Lettres de François Peraldi à Jean Forest

François Peraldi

Numéro 38, automne 1988

La folie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15142ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Peraldi, F. (1988). Le désir de la chose : lettres de François Peraldi à Jean Forest. *Moebius*, (38), 7–27.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE DESIR DE LA CHOSE

Lettres de FRANCOIS PERALDI à JEAN FOREST

Dans mon esprit le mot FOLIE n'a guère de sens, même clinique. Que dans un asile certains aliénés soient plus furieux que d'autres, je le veux bien. Mais il me semble que les trottoirs sont parfois des asiles, pour ne rien dire de nos chaussées, et que même ma maison, certains jours, n'est guère fréquentable. C'est de cette folie au sens général du terme que j'ai voulu m'entretenir avec François Peraldi.

Celui-ci, si mes renseignements, glanés ici et là, sont exacts, aurait fait Paris, dans l'entourage de Roland Barthes et Compagnie, à l'époque héroïque, celle de 1968. Ce littéraire est doublé d'un linguiste, et il affectionne les linguistes qui affectionnent les systèmes complexes, par exemple Peirce. Le littéraire linguiste est triplé à son tour d'un psychanalyste, à la mode de Serge Leclaire, qui fait son office à l'extérieur des murs de l'institution officielle de la psychanalyse. Et toutes ces qualités se retrouvent dans l'enseignement auquel il préside à l'Université de Montréal.

Je n'ai pas voulu que notre rencontre ait lieu dans les confins d'une interview traditionnelle. Je préférais m'adresser à la plume de l'homme, et lui accorder tout le loisir de la réflexion, afin que les réponses soient pesées, et mûries. Je me méfie en effet du face à face autant que du caractère hâtif des échanges qui en naissent. J'ai donc expédié par la poste une série de questions, elles ont donné lieu à un nombre égal de réponses. Elles traitent, au sens le plus général du terme, de la folie des hommes, et de ce qui caractérise plus particulièrement la nôtre, ici et maintenant.

Jean FOREST

Montréal, le 14 juillet 1988

Mon cher Jean Forest,

Vous me dites: *la folie est un bien grand mot. Chaque époque connaît la sienne. Le moyen-âge a eu sa nef des fous, l'âge classique bâtissait de charmantes folies. Les rois s'y seraient-ils passés de fous? Notre époque raisonnable y voit une peste noire, du mot même elle ne veut rien savoir, dans ses échafaudages terminologiques, quand les sciences étalent leur savoir. Dans ce signifiant, me demandez-vous, qu'êtes-vous tenté de lire?*

Dans le signifiant «folie», j'entends foisonner les sens. Mais le mot lui-même est tellement usé qu'il est presque toujours suspect de connoter quelque complaisance, voire une sorte de répugnante jouissance (dans les milieux dits de la santé) à se lover au sein ou autour de la souffrance d'autrui. Comme il fut de bon ton dans les années 68 d'être tous des «juifs allemands» dans la petite intelligentsia parisienne de la rive gauche (les gauchistes d'alors), il est aujourd'hui de meilleur ton, s'il se peut, d'arborer sa «folie» et, ainsi protégé, d'emmerder le *quidam*: forme moderne de l'agression en société qui a remplacé ce qu'autrefois on appelait l'esprit.

Quant à ceux qu'on appelait les «fous», ne sachant plus qu'en faire, ni surtout comment les nommer — le DSM III ayant à jamais sombré dans une sorte de glossolalie délirante on souhaiterait presque leur ré-enfermement afin qu'eux, au moins, échappent à la «folie» d'un siècle qui, depuis la solution finale des nazis, semble s'être essentiellement voué à l'Extermination.

La «Folie», dites-vous! Tenez, en voici deux exemples que je prends dans nos chagrins de chaque jour. Il y a dix-huit mois, un homme encore jeune est diagnostiqué sidatique au Royal Victoria (à Montréal). Mauvaise nouvelle. Mais, bonne nouvelle: il est éligible au traitement par AZT. Toutefois, mauvaise nouvelle: AZT n'est pas disponible au Royal Vic avant de longs mois. Néanmoins, bonne nouvelle: il pourra en trouver facilement à New York. Encore que, mauvaise nouvelle: ça lui coûtera mille quatre cents dollars par mois. Ajoutons, ce que ce patient ne savait pas, que le Royal Vic avait prévu d'utiliser AZT sur vingt patients (il n'y a pas de petites économies!), mais il s'en est présenté cent vingt. N'ayant ni le produit ni les fonds en quantité suffisante, les médecins ont eu l'idée de génie (ou de folie si vous préférez) de tirer à la courte paille qui serait traité et qui abandonné à son destin: la mort. Médecine gratuite! aime-t-on chanter au Canada sur tous les tons. Mais comme

on dit: «on n'a rien pour rien». Folie bureaucratique et politique, dirais-je. En ce qui concerne le Sida, il ne se passe guère de jour qui ne nous apporte à la pelle des faits qui nous confrontent à la folie exterminatrice des institutions humaines.

Sur les seize produits testés un peu partout dans les grandes nations industrialisées et qui, à des titres divers, permettent de lutter contre le Sida, le Canada, à date, n'a autorisé de recherches et d'utilisation que pour un seul: AZT. Depuis près d'un an maintenant, on sait, par trois articles scientifiques parus dans le très sérieux *Science Magazine*, qu'un produit de fabrication canadienne, le *Dextran Sulfate* (Dextran Products, Scarborough) possède d'excellentes propriétés pour bloquer la multiplication du virus du Sida: HIV, et favoriser la production des lymphocytes T4 (détruits par le virus). L'étude, faite simultanément au Japon et en divers laboratoires des Etats-Unis, a montré des succès cliniques spectaculaires. Contrairement à AZT, le *Dextran Sulfate* n'a pas d'effets secondaires notables. De surcroît, on l'utilisait couramment depuis treize ans un peu partout en Amérique du Nord comme anticoagulant. Aussitôt que les propriétés antisidatiques ont été connues, F.D.A. (U.S.A.) a obtenu l'interdiction de la vente au Canada et aux Etats-Unis. Alors qu'elle est libre au Japon et à Hong Kong.

Pourquoi? Pas de réponse cohérente, si ce n'est la protection des intérêts des laboratoires américains et, n'en doutons malheureusement pas, la volonté d'exterminer le maximum de sidéens (comme on l'a fait des Inuits, fut un temps, en ne leur portant pas, pour de vagues histoires de douane, de médecine anti-grippale), en ne les traitant pas. Volonté qui triomphe dans les milieux gouvernementaux conservateurs américains et canadiens qui font encore semblant de voir dans le Sida une maladie homosexuelle et, comme leur porte-parole évangélique Jimmy Swaggart se plaît à le dire: «une punition divine contre le crime anti-américain, anti-social et anti-humain de l'homosexualité». Nous avons entendu le même genre de discours dans les milieux proches de notre premier ministre fédéral: «laissez les tou(te)s crever ces maudites tapettes, et d'ajouter pour étaler sa culture, et qu'il n'en reste pas un(e) pour nous le reprocher».

Cette folie exterminatrice-là, voyez-vous, mon cher Jean Forest, elle est partout et, du fond du plus quelconque des bureaux, le bourreau peut apparaître. «Aujourd'hui il nous remet une lettre recommandée; demain notre arrêt de mort. Aujourd'hui il perfore notre billet et demain notre nuque. Il accomplit l'un et l'autre geste avec un égal pédantisme, et la même conscience professionnelle». Le Sida, parmi des milliers

d'autres drames, nous montre tout particulièrement aujourd'hui à quel point la folie exterminatrice du Mal a envahi nos institutions. «Ne pas le voir dans les halls de gare et derrière le *keep smiling* des vendeuses, c'est errer dans notre monde avec des yeux aveugles à ses couleurs. Il n'a pas seulement ses zones et ses périodes terribles, il est, dans son essence même terrible», écrivait Jünger dès la fin de la seconde guerre mondiale dans *La Cabane dans la vigne*, en renvoyant aux intellectuels de notre temps soucieux de localiser la folie du Mal dans le crime nazi, cette idée terrible que l'Extermination est l'essence-même de l'homme occidental.

Je vous salue avec cordialité,

François PERALDI

Montréal, le 15 juillet 1988

Cher Jean Forest,

L'inspiration comme folie meurtrière en quelque sorte, mais folie sublimée dans l'acte d'écrire? Et nous pensons tous aussitôt aux écrivains de l'excès, de Sade à Bataille, que nous aurons aimés à des moments différents de nos vies. Ce sont en tout cas mes premières associations lorsque vous remarquez: *L'esprit est parfois livré aux excès. On dit alors qu'il divague. Ou qu'un démon s'est emparé de lui. C'est la crise, le passage à l'acte. Ou l'état second. La personne en est alors victime, elle n'est pas responsable de ses actes, dit la loi. Il y a le moment où la folie culmine, celui aussi où l'agresseur appuie sur la détente, et tue: pensons à Meurseault, entre le soleil et la mer. Je pense de plus à la seconde où la jouissance est enclenchée, dans l'acte sexuel, justement. Peut-on voir dans l'inspiration de l'écrivain un état analogue?*

Oui et non. Non, si l'on tire du mot-valise «folie» ce que j'en ai tiré dans ma lettre d'hier. Oui, si l'on se sent tiré du côté de Hegel ou du Lacan hégélien des années cinquante pour qui le mot (le concept chez Hegel, aujourd'hui on dirait plutôt la lettre) serait «le meurtre de la chose».

Vous avouerais-je, Jean Forest, que je ne lis pratiquement plus. Ce n'est pas par une sorte d'indifférence affectée, je ne *peux* plus lire. L'autre soir, je désirais ardemment lire quelque chose et je regardais en vain les milliers de livres de ma biblio-

thèque, comme un homme impuissant devant le harem de ses rêves. La passion de collectionner des livres rares s'est substituée à la passion de lire: je les regarde, je les touche, je les flaire mais je ne les lis point. Ainsi, peut-être aurais-je poussé la passion du livre à sa limite, au point de ne plus le considérer, encore que très rarement, que comme une *Chose* qui, parfois, provoque encore un effet d'inquiétante étrangeté.

Ce que vous appelez «l'inspiration de l'écrivain», son «démon», j'y verrais quant à moi une manifestation singulière de la pulsion de mort: *Todestrieb*. *Trieb* vient de *treiben* qui signifie en premier lieu: s'en aller à la dérive et certainement pas pousser. La pulsion de mort, la dérive vers la mort dirait-on plus justement, est pour le Freud de l'*Au-delà du principe de plaisir*, la forme pure du *Wiederholungszwang*. *Zwang*, c'est l'automatisme, *holung*, de *holen*, c'est hâler, le halage. *Wiederholung*, on pourrait se le représenter comme ce mouvement sans cesse réitéré du halage. Vers quoi? vers ce qu'il y a dans le sujet de plus originel. Là, au point de déchirure où il n'advient comme sujet que par une perte originaire qui le clive: la perte de la Chose qui ouvre l'espace du Réel inaccessible au langage et à la pensée dont elle est pourtant la condition. L'inspiration, ce serait cette dérive vers la mort de la Chose qui ouvre l'espace du Réel inaccessible au langage et à la pensée dont elle est pourtant la condition. L'inspiration, ce serait cette dérive vers la mort de la Chose, vers le point d'émergence et d'anéantissement du sujet. Dérive qui n'aurait comme étai (comme toute pulsion qui n'existe que de s'étayer sur une fonction du corps) que la fonction de la parole. Cette écriture est la plus rare. C'est celle de Heidegger lorsque, saisi par la pensée, il tendait, sourd aux appels de la quotidienneté, vers le point d'émergence de l'être (*Sein*), qu'il faisait équivaloir au rien, rien de nommable, ce *Nichts* qui fit hurler Carnap lorsque Heidegger écrivit: *Sein: Nichts*. Le reste, à l'autre pôle de ce qui ne cesse de s'écrire, ne serait qu'*acting out* du moi. Bavardage mimétique, aliénation dans le miroir de la doxa. Mimésis adoratrice ou destructrice selon le versant de l'hainamoration (Lacan) où se tient le moi dans sa relation au même (ou au m'aime). C'est Victor Farias à sa proie attaché qui prépare en douce son dossier de flic alors qu'il rampe au séminaire de Heidegger afin de mieux le dénoncer comme nazi aux libres penseurs démocratiques — tout comme il l'aurait dénoncé cinquante ans plus tôt à la Gestapo — trop heureux, en cette période de grand nettoyage «antifasciste», de pouvoir l'arracher à sa tombe, comme le fit Créon du frère d'Antigone, afin de le jeter à la voracité des chiens de l'institution médiatique. Mais ce serait aussi bien

Miller lorsqu'il exécute Lacan.

Nous n'avons plus ici affaire à la dérive vers la mort de la Chose, portée par la fonction poïétique de la parole, mais à l'acharnement destructeur des instincts agressifs qui étayent la sexualité anale de notre civilisation.

La première écriture (ou le premier pôle d'écriture) est l'ultime point de suture au seuil du Réel. Là et seulement là, la parole originaire d'un sujet est possible. La seconde est un simulacre, le rictus du moi se contemplant la plume à la main dans le miroir aux idiots: pensez ici à Sollers, si vous voulez.

Vôtre,

François Peraldi

New York, le 16 juillet 1988

Cher Jean Forest,

Avec la Chose et votre remarque sur la parole poïétique, vous m'amenez à revenir sur ce que mes remarques précédentes sur le Réel et sur la Chose pouvaient avoir de trop abrupt, voire d'elliptique. *Platon ne voulait pas de poètes dans sa République, dites-vous. Or la république, c'est bien la* Res Publica*: la chose publique. De l'inconscient, Freud disait qu'il était* das Ding*: la Chose. Quelle place faire à l'écriture si elle est le prolongement de la folie, la contre-sociabilité foncière elle-même?*

Tout d'abord, et pardonnez-moi si je parais un peu pédant, il importe de remarquer que les Latins (et sans doute les Grecs) n'avaient qu'un mot pour dire la chose. Comme nous d'ailleurs. Freud en avait deux: *die Sache* et *das Ding*. Or je crois que la *Res* publica n'est pas du côté de *das Ding*, mais du côté de *die Sache* qui désigne la chose qui a un nom, une valeur, une chose qui participe des affaires humaines en tant qu'elle est prise dans un réseau d'échanges, c'est-à-dire dans une structure de langage. La Chose (*das Ding*) dont nous parle Freud dès l'*Esquisse* est tout autre chose. Il faut l'écrire en français avec un C majuscule. C'est ce qu'il place à l'origine de la formation de la pensée et du désir et qui est inaccessible à la symbolisation. Freud nous en parle lorsqu'il imagine l'enfant confronté à un aspect du *Nebenmensch* (le prochain, la mère si l'on veut) qu'il ne connaît pas. Une partie (par exemple les cris) du *Ne-*

benmensch sera reconnue par l'enfant par comparaison avec le souvenir de ses propres cris, tandis que le reste se rassemblera «*als Ding beisammenbleibt*» comme une Chose.

La Chose, c'est l'objet à jamais perdu qui instaure le manque incomblable du désir. Quant au désir, c'est cet effort qui sous-tend notre vie d'essayer de nommer la Chose afin de la retrouver. Le bavardage, ce serait ce qui ne nomme que des faux-semblants de la Chose, ce qui tente de l'imaginairiser et ce qui doit perpétuellement en rajouter pour faire accroire au moi (ou à l'alter ego) qu'il a trouvé la plénitude auprès de ses choses.

L'écriture poïétique, elle, ne cesse à la fois de réouvrir la béance de la Chose, le Réel où elle se tient, d'en indexer le point de fuite et l'impossibilité de s'en saisir, mais elle est également l'ultime structure qui nous retient de sombrer dans le Réel, c'est-à-dire de nous abolir comme sujet ou de remettre en acte la disparition sans cesse revécue de la Chose dans un geste fondamental d'extermination qui n'existe que chez l'homme. C'est cela que nous indique l'écriture poïétique sous sa forme la plus excessive, la plus extrême. Au fond de l'homme cela: l'Extermination. Mais c'est aussi de cela, parce qu'il est tout entier pris dans le réseau signifiant, qu'elle protège le sujet. Platon, ne pensez-vous pas, était peut-être sage de ne pas vouloir de poète dans sa République, si le poète est bien celui qui nous a montré la monstruosité qui nous constitue en tant que parlêtres?

Vôtre,

François Peraldi

New York, le 17 juillet 88

Cher Jean Forest,

Si l'écriture poïétique de notre monde occidental est bien celle qui ne procède pas de la folie, mais qui bien plutôt pointe la folie exterminatrice si monstrueusement clairement illustrée en son principe même par *Auschwitz* et dont on doit reconnaître qu'elle constitue sans doute l'essence de l'homme occidental en proie à la Technique, ne croyez-vous pas qu'on comprenne mieux votre question à propos de la remarque de Malraux qui, *interviewé à la fin de sa vie, dites-vous, cherchait des titres à*

mettre entre les mains de nos grands enfants: bref des lettres édifiantes. Ne trouvant rien, il concluait que les lettres françaises, que les lettres européennes en général n'étaient guère recommandables. A quel titre un ouvrage est-il donc recommandable pour un jeune lecteur?

J'aimerais pouvoir me débarrasser de votre embarrassante question en vous répondant: n'est recommandable pour le jeune lecteur que le livre qui lui sera tombé sous la main tout à fait par hasard, alors qu'il ne le cherchait point et qui, une fois lu d'une seule traite dans une sorte de transe étonnée, aura éveillé en lui une curiosité aussi insatiable qu'irrationnelle, je veux dire inutile (au sens de l'utilitarisme moderne), la curiosité de la Chose.

Tenez, une confidence. En ce moment, je travaille à mettre en perspective l'oeuvre de pensée de Jacques Lacan qui me semble plus incontournable que je ne l'aime. Lacan n'est pas mon genre. C'est dans ce contexte que, pour me rafraîchir un peu la pensée, je criais l'autre soir devant mes livres: A lire! à lire!, comme Tantale aurait pu crier: à boire! à boire! La télévision ouverte par excès de fatigue cette même nuit devait me permettre de voir quelques images d'une vieille émission sur André Gide. Et tout à coup, j'ai retrouvé *Les faux-monnayeurs* que je n'ai pas lu depuis ma jeunesse. Ils ont comme jailli pour étancher ma soif de lire mais j'y ai également découvert à quel point Gide fut un penseur des effets de diffraction et de distanciation de l'écriture, mais aussi de son incomplétude de sa déchirure fondamentale, beaucoup plus proche en cela de notre déchirement que ne l'étaient Proust ou Malraux. Le texte de Gide est contrairement aux apparences «un vrai bâton de poulier» comme on dit en Normandie, on ne sait par quel bout le prendre. C'est d'ailleurs bien plutôt lui qui nous entraîne, un peu comme le serait Orson Welles dans le labyrinthe aux miroirs de *La dame de Shangaï*, par un jeu infiniment subtil de soudaines ruptures de la linéarité et de renvoi des voix dont on se demande de chacune: «qui parle? Mais qui parle à cette heure seule avec diamants extrêmes?», jusqu'en ce point ultime de l'extermination insensée du petit Boris qui est le coeur vide de cet admirable texte. Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes, non pas tel ou tel livre, mais d'être ouverts, attentifs au livre qui leur apportera à boire lorsqu'ils ont soif d'ils ne savent quoi, dans notre monde où — on peut le dire hélas sans sourire de la métaphore nietzschéenne — «le désert croît». Et ce livre qui transformera leur soif en curiosité peut être en fin de compte n'importe quel livre qui ne sera pas un miroir; mais un livre qui ne cessera de déjouer la capture imaginaire et narcissique

(l'idéologie en somme), un livre qui l'entraînera vers le plus essentiel, l'impensé — pour lui jeune lecteur — de notre temps, un livre qui lui ouvrira le seuil de cet Ailleurs où se jouent les forces Réelles des pulsions de mort aux effets desquelles il sera confronté. Initiation, direz-vous? Sans aucun doute, afin qu'il devienne autre chose qu'un «enfant aux cheveux gris». Le passage de l'adolescent à l'adulte est un passage obligé par la mort non pas en tant qu'événement, mais en tant que pulsion. Ne pas oublier qu'il peut aussi prendre le risque de mourir de rire.

Tenez, encore, un truc pédagogique. Aux élèves de mon séminaire d'analyse du discours poétique à l'Université, je ne dis jamais: faites ceci ou cela, lisez ce livre-ci ou ce livre-là. Je leur dis: «Etonnez-moi!». Et je vous assure, Jean Forest, qu'il ne s'est jamais passé un semestre sans qu'ils trouvent au moins un texte qui leur permette de le faire, ce dont ils sont les premiers sidérés. Mais on dit que je ne suis guère recommandable pour les jeunes, et Malraux n'aurait pas eu tort de me regarder, entre deux spasmes glottiques, d'un oeil soupçonneux, et Platon de me chasser de sa république. Car si je ne suis pas poète, je sais éveiller parfois chez les jeunes le mouvement de la dérive poïétique vers la Chose.

Attentivement vôtre,

François Peraldi

Paris le 18 juillet 88

Cher Jean Forest,

Si l'on veut bien accepter d'abord que ce que vous nommez «perversion» dans votre dernière question n'est qu'un terme à mon sens inadéquat pour désigner la curiosité sexuelle et l'exploration du corps érotique, ce que j'ai nommé ailleurs: polysexualité, je peux alors tenter de vous répondre lorsque vous supposez que: *la parole écrite de l'écrivain doit bien à sa façon s'adresser au désir, et s'en nourrir. Au XXe siècle, celui de Freud, la littérature s'ouvre à celle d'une marginalité jusque-là interdite de séjour. Beaucoup parlent au nom de la perversion et la décrivent. Beaucoup plus encore, auréolés d'un certain chic, le font au nom de l'homosexualité, et la racontent. Y a-t-il d'après vous un rapport privilégié entre la perversion, et nommément l'homosexualité, et la pratique de l'imaginaire littéraire?*

Ce que Freud nous a montré, pour notre heur ou notre malheur, c'est que l'homme, de par la manière même dont il accède simultanément au désir et à la parole, à savoir par la perte radicale d'une Chose dont le manque l'ouvre au désir et qu'il ne cessera ensuite de retrouver par la parole, l'homme comme la femme sont fondamentalement en leur essence même pervers: polysexuels. La Chose qui a produit ce point de fuite où se précipitent comme en un «trou noir» les innombrables objets du désir, est n'importe quoi, ainsi d'ailleurs que les dits objets. Ce qui n'existe pas, sauf dans l'Imaginaire de la domestication de l'homme, c'est l'hétérosexualité pure. C'est sur un fondement d'homosexualité (d'auto-érotisme) que se construit la polysexualité des hommes et des femmes, qu'ils fassent semblant d'y renoncer pour paraître mieux domestiqués ne tient jamais au cours du travail de l'analyse. Freud lui-même n'accorde pas davantage d'intérêt à l'homosexualité «qu'on peut à peine nommer, dit-il, une perversion».

Il me semble tout à fait injuste de continuer à soutenir que le vingtième siècle s'est, plus qu'un autre, ouvert à l'homosexualité et aux innombrables formes de la polysexualité humaine où se satisfait la libido. Après tout, on a toujours su que les sonnets d'amour de Shakespeare ont été écrits pour des garçons et on n'en faisait pas toute une histoire; et Sapho est toujours restée dans l'esprit des hommes et des femmes au Zénith de la poésie grecque. Ce n'est pas parce qu'on affiche, avec beaucoup de vulgarité le plus souvent, un discours sur telle ou telle forme de sexualité dont on se fait un titre de gloire que les désirs dont ces formes s'originent n'ont pas toujours été présents à la source même de cette parole désirante qu'est l'écriture poïétique. Les distinctions ne sont pas à repérer à ce niveau. Il s'agit de reconnaître si telle écriture tend vers la Chose ou si elle n'est produite que comme un écran narcissique. Rien de plus faux, par exemple, que l'affichage homosexuel d'un écrivain comme Yves Navarre.

«Homosexualité» est une étiquette qui fait écran au désir. Elle ne désigne qu'un ensemble d'idéologèmes qui tend à circonscrire un nombre désignable d'individus à surveiller. Dans ce sens, c'est un terme d'indicateur de titre d'une fiche de police. Chacun tient à s'en démarquer à moins qu'il n'y trouve une «identité imaginaire». Alors qu'il s'agit d'une des formes du désir présente chez tous et toutes, c'est sa valeur sociale qui fluctue. En fait, le terme d'homosexualité ne désigne nullement une perversion mais il est l'arme dont se servent les pervers authentiques pour contrôler socialement certains individus qu'ils font étiqueter «homosexuels» afin d'en jouir de manières

très variables. La perversion consiste essentiellement, selon moi, en la volonté de maîtriser n'importe quel autre afin d'en jouir absolument à son gré. L'éthique sadienne (je ne dis pas sadique) est fondamentalement perverse. La perversion, par exemple, consiste à utiliser l'ascendant que donne le transfert dans l'analyse pour abuser sexuellement d'un ou d'une analysant(e), pour le ou la jeter ensuite. Dans ce sens, on voit tout de suite le genre d'écriture et de parole à quoi peut donner naissance ce genre de perversion. Quand la rumeur publique me dit «homosexuel», et vous savez qu'elle ne s'en prive pas, elle ne dit rien quant à ma sexualité puisque précisément ceux de qui vient cette rumeur et ceux et celles qui la colportent ignorent tout de ma vie privée que j'ai toujours radicalement séparée de ma vie publique et professionnelle; par contre elle est une tentative de maîtriser ce que mon discours a-doxal ou paradoxal peut avoir de menaçant, précisément lorsque je m'attaque à la doxa, à la parole spéculaire et aliénante des appareils de pouvoir.

Cordialement vôtre,

François Peraldi

Paris, le 19 juillet 88

Cher Jean Forest,

Effectivement, on peut se demander: *à quoi rime la parole écrite? Déjà Freud répondait poliment à André Breton que le surréalisme, selon lui, était dénué de portée thérapeuthique. Selon vous, me demandez-vous, écrire peut-il s'inscrire dans le champ de l'analyse, écrire peut-il guérir?*

Repartons de ceci qui constitue sans doute la plus grande blessure narcissique que Freud ait infligé à l'homme. L'homme marqué inéluctablement de la blessure que lui inflige la rencontre avec la Chose et de la perte irrémédiable de cette Chose sans laquelle il cesse d'être indivis et grâce ou à cause de laquelle il ne saura jamais plus *être*, là où il lui faudra *dire* ce qui lui manque. Cette blessure-là, qui constitue l'objet du travail analytique, n'a pas à être guérie — seul l'autiste l'évite, mais à quel prix? — elle doit être reconnue. Reconnue non pas dans un miroir qui ne fait que nous renvoyer l'illusion de notre unité, mais dans l'Autre qui ne nous répond que là où nous sommes sans le savoir (sur la scène de l'inconscient) d'une part, mais

non sans que notre écriture — si elle est quête de la Chose, «du plus lointain des origines qui ne cessent de venir à notre rencontre» comme disait Hölderlin — n'en délinée le territoire. L'écriture ne guérit ni n'a jamais guéri personne mais, comme le fait parfois l'analyse, elle peut mener au point de rencontre avec la Chose et ouvrir à un nouveau possible: qu'on s'y précipite en s'y anéantissant (comme Marguerite Duras pendant son épisode alcoolique alors qu'elle touchait à la Chose en écrivant *La Maladie de la mort*), ou qu'on se rattache aux mailles du filet tendu au-dessus de la Chose pour s'en tenir au plus près sans s'y anéantir (aussi bien Joyce que Heidegger), ou qu'enfin on reparte vers un nouvel imaginaire (Rimbaud trafiquant d'armes au Moyen Orient).

L'écriture véritable serait celle dont l'ensemble des traces convergerait vers le point de perte occasionné par la rencontre avec la Chose. Ce sont, dans l'analyse, les chaînes signifiantes, «les Frayages» disait Freud, qu'actualise le transfert et qui fissurent parfois le mur imaginaire du bavardage. Ce sont, dans l'écriture proprement dite, ces effets de langage qui mènent au plus proche d'un point de dissolution de ce qui s'écrit malgré tous les efforts de contrôle ou de maîtrise du moi. Il y a des remarques admirables dans *Les faux-monnayeurs* de Gide sur cet entraînement de l'écriture et ces moments où le moi (d'ailleurs multiple: la somme des identifications imaginaires de l'écrivain, tantôt Edouard, tantôt le narrateur) tente de freiner l'emportement, de reprendre les rênes des élancements signifiants. Si l'écriture peut nous guérir de quoi que ce soit, peut-être précisément peut-elle nous guérir du moi.

Autrement vôtre,

François Peraldi

Paris, le 20 juillet 88

Cher Jean Forest,

Dans la situation psychanalytique, le transfert se supporte de la présence singulière et silencieuse de l'analyste. Chacun ne s'y tient pas à sa place mais oscille perpétuellement, pour l'analysant d'une part, entre la place du bavardage et de la méconnaissance: le moi, et celle qui s'ouvre en éclipse, la place du sujet de l'inconscient qui n'apparaît — comme le coucou des

horloges suisses — qu'en disparaissant entre deux signifiants; et, d'autre part, pour l'analyste entre la position d'alter ego de l'analysant, de miroir, et la place de l'Autre: ce lieu d'où s'articulera la parole vraie du sujet de l'inconscient. Ce lieu d'où pouvait revenir ce message qu'une analysante répétait avec horreur après en avoir vu l'image en rêve: «une femme sans tête, une femme sans tête». Phrase qui, simplement reprise par l'analyste au lieu de l'Autre sous une forme interrogative: «une femme sans tête?», fit retour vers l'analysante sous une forme qui la fit basculer du moi horrifié à la position du sujet ravi du désir: «une femme s'entête».

Si l'on doit tenter un parallèle — ce que nous tentons ici — entre travail d'analyse et travail d'écriture, effectivement, votre question tombe à point nommé: *A qui l'écrivain parle-t-il? Pour quelle oreille muette? De quelle nature est donc son appel lancé comme une bouteille à la mer? Peut-il un jour s'estimer reçu, cinq sur cinq? Que fera-t-il alors? Se taire?*

Lorsque l'analysant(e) s'adresse à un(e) analyste qu'il imagine être homosexuel(le), pour revenir sur ce point, l'important est qu'il (ou elle) puisse déployer son fantasme afin de mieux repérer en quoi cette croyance participe de son économie libidinale. L'analyste, de son côté, doit savoir rester dans la position qui lui est supposée car, et c'est la condition même du transfert, il (ou elle) n'a ni à infirmer, ni à confirmer la croyance de l'analysant(e), mais à lui permettre de travailler son fantasme dans le transfert. Il se peut que l'écrivain s'adresse lui aussi à un sujet-supposé-savoir afin que lui soit renvoyé ce qu'il en est du désir qui sous-tend son écriture. Il n'est sans doute pas du tout souhaitable d'ailleurs qu'il rencontre qui que ce soit chez ses lecteurs qui sache ce qu'il en est et qui le lui fasse savoir. Voici deux exemples qui permettront peut-être de méditer votre question. Dans son *Journal*, Paul Claudel raconte qu'alors qu'il était déjà fort avancé en âge, il arriva un beau matin à Dijon pour y faire une conférence. En sortant de la gare, il vit de loin, sur une colonne Morris, une grande affiche qui annonçait la conférence et il lut: «Paul Claudel, notre grand poète comique...». Fou de joie, Claudel se précipita vers l'affiche en pensant: «enfin, enfin un qui m'a entendu, enfin je ne serai pas mort sans qu'au moins un ait su me lire...!» Hélas, parvenu à proximité de la colonne, il dut se rendre à l'évidence: pour les Dijonnais comme pour la quasi-totalité de ses lecteurs, il n'était toujours que «Paul Claudel, notre grand poète tragique». Et Claudel de s'éloigner tristement, l'espoir d'avoir enfin été entendu, déçu.

L'autre exemple est plus triste. Après avoir lu l'admirable *Jean Genet, comédien et martyr*, où Sartre a disséqué avec sa

passion un peu trop sale d'entomologiste d'insectes coprophages le désir d'écrivain de Genet, ce dernier se serait écrié: «Il m'a enculé!» reconnaissant sans doute par cette ellipse que Sartre l'avait trop bien «analysé». Mais le choc fut tel qu'il cessa d'écrire pendant plus de dix ans, pour ne revenir ensuite qu'à une écriture plus journalistique ou, si l'on veut, politique.

Vôtre,

François Peraldi

Paris, le 21 juillet 88

Cher Jean Forest,

Peut-être avez-vous également pensé à Jean Genet lorsque vous me demandez si : *Toute écriture ne cumulerait pas, au niveau même du désir qui la porte, en l'espoir d'une écriture sainte, la parole de Dieu? Comment expliquer l'adhésion absolue au Coran, à la Bible comme au texte primordial indépassable lui-même, l'alpha et l'oméga, cette adhésion étant le fait du public le plus large imaginable, celui-là même dont rêvent les écrivains, et qu'ils effleurent à peine?*

A supposer que l'analyse (l'enculade, comme dit Genet) de Sartre ait été juste, le destin d'écrivain de Genet aurait été à jamais inscrit dès le départ entre deux inscriptions contradictoires profondément enchâssées dans l'inconscient de l'homme Genet, et toute son activité d'écrivain délinquant a tenté de dialectiser, de suturer: son identification imaginaire aux objets qu'il pouvait supposer au désir de sa mère adoptive: les saints qu'elle ne cessait d'implorer chaque jour à l'église pour en obtenir quelque grâce improbable; et sa nomination, son baptême en quelque sorte, lorsque surpris très jeune encore, la main glissée dans quelque tiroir, une voix terrible le cloua au pilori d'une identité infâme: Voleur! Toute l'écriture (y inclus les actes criminels) de Genet tisse sans fin cette insoluble et paradoxale question: comment être à la fois saint et voleur?

En dehors d'une identification aux images religieuses, je ne peux pas penser ce que serait une écriture sainte et encore moins «la parole de Dieu». La «parole de Dieu» ne dépasse pas à mes yeux le poids de cette condamnation de «voleur!» dont Genet fut marqué par l'être qu'il chérissait le plus au monde.

En ce qui me concerne, l'hypothèse de Dieu n'a jamais été nécessaire. La sainteté ne me semble être que la projection de la forme la plus narcissique du désir, quant aux écrits coraniques et bibliques, d'étonnants compendiums de monuments historiques d'intérêt et d'authenticité extrêmement divers auxquels j'avoue préférer *L'histoire de France* de Jules Michelet. Quant à l'adhésion massive du public, non pas en vérité à de tels textes mais à ce que leurs exégètes (Evangélistes, Imans) leur font dire, je la trouve plutôt terriblement inquiétante comme preuve du renoncement radical des masses à l'exercice de la pensée. Remarquons d'ailleurs que ce n'est pas la quantité des lecteurs qui cautionne la qualité d'un texte, bien au contraire. Raymond Queneau faisait remarquer à Marguerite Duras qu'il suffisait de cinq lecteurs pour que ses livres soient admis aux plus hauts niveaux de la littérature européenne et que si aucun de ces cinq lecteurs ne l'appréciait, quelle que puisse être la masse de ses admirateurs, son travail n'aurait jamais aucun poids dans le registre de la littérature. Il suffit de penser à un auteur comme Guy Des Cars, pour s'assurer de la justesse de ces propos, qui est certainement le plus lu des auteurs de langue française.

Vôtre,

François Peraldi

Todtnauberg, le 22 juillet 88

Cher Jean Forest,

Catherine Duncan, qui fut une amie de Joris Ivens, le grand documentariste, me racontait ce matin l'anecdote suivante. Pendant le règne de Mao Tsé Toung, Joris fit un film sur la révolution culturelle chinoise. Beaucoup de Chinois avaient accepté de parler, à l'exception des intellectuels qui observèrent un silence total sur cet épisode marquant de l'histoire de la Chine. Quelque temps plus tard, après la mort de Mao, Joris est revenu en Chine pour montrer son film et il a revu les intellectuels silencieux pour leur demander raison de leur silence. «Mais Joris, lui répondirent-ils en substance, nous vous avions répondu!». Tant il est vrai qu'il n'est pas de question sans réponse, fut-ce le silence. Qu'est-ce que je pense *du SILENCE*

des bouddhistes, de cela qu'ils nomment l'HONORABLE VIDE, et qu'ils espèrent un jour trouver au bout de leur chemin? Se pourrait-il qu'il y ait là quelque analogie avec les points d'aboutissement de l'analyse, comme l'autre face de la parole, la parole enfin épuisée?

Je ne pense rien de l'honorable silence des bouddhistes mais, pour compléter l'histoire de Joris, je vais vous dire ce que je pense du silence de Martin Heidegger. On dirait qu'à la limite les intellectuels démocratiques (j'entends ce terme pour ce dont l'Amérique démocratique nous donne, non pas la leçon, mais l'exemple dans les guerres d'assujettissement qu'elle mène à travers le monde) pourraient aller jusqu'à pardonner à Heidegger son «erreur de 1933», voire son entêtement en faveur d'une certaine idée du national-socialisme si, au moment de la découverte des camps de concentration pour la quasi-totalité des Allemands en même temps que pour le reste du monde à la fin de la guerre, il avait dit quelque chose au sujet de ces camps. Paul Celan, me disait William Richardson, le grand heideggerien américain, l'en aurait supplié et Heidegger aurait accepté, mais c'est Madame Heidegger qui le lui aurait interdit et lui aurait imposé de ne jamais plus parler de «cela», c'est-à-dire de tout ce qui touchait à la période nazie. Episode confirmé par les petits-enfants de Heidegger, qu'il se trouve que je connais et qui, eux, pas plus que qui que ce soit d'autre, n'ont jamais compris le silence de leur grand-père. Dans la mesure où elle laisserait entr'apercevoir la position subjective du grand penseur dans toute sa fragilité et le rôle protecteur qu'a certainement joué sa femme contre l'assaut des curieux et de la foule plus ou moins bien intentionnée des intellectuels, et pour le soutenir dans une quotidienneté matérielle devant laquelle Martin Heidegger était totalement démuni, l'anecdote est intéressante. Mais il me semble qu'on peut considérer le silence de Heidegger d'un autre point de vue dans l'après-coup de ce silence. Etant donné l'immensité du penseur et l'importance mondiale qu'il savait être la sienne, son silence, beaucoup plus que son nazisme supposé, rend impossible de clore le dossier de l'Extermination quand bien même chacun des criminels qui y ont contribué auraient-ils été nommés et condamnés jusqu'au dernier. Ne répondre que par un silence absolu à la question de l'Extermination, c'est aussi laisser la question se déployer dans toute son horreur, c'est la laisser se répandre bien au-delà de la limite des camps, partout où l'homme, que ce soit par faiblesse, par complaisance ou par profit, fut-il politique (il ne faut pas non plus effacer les discussions entre Goebbels et Ben Gourion en 1939 à une époque où Ben Gourion ne pouvait déjà

plus ignorer sinon l'Extermination des Juifs du moins leur déportation, à propos de la Palestine et du «prix» discuté), qu'il soit anglais, français, russe ou américain a participé — on aimerait croire sans le savoir — de et à cette folie exterminatrice. Le silence de Heidegger — et c'est, me semble-t-il, cela qu'on ne lui pardonne pas — laisse la question de l'Extermination se déployer jusqu'à poser son interrogation sur l'essence même de l'homme occidental, du Travailleur jüngerien, en tant qu'il est l'homme à jamais assujetti à la Technique (plus essentiellement qu'au Capitalisme, encore que l'un n'exclue pas l'autre) et à reconnaître le principe d'Extermination comme l'un des principes mêmes qui gouvernent cette essence. A ce titre, le travail d'indicateur de Farias, les documents falsifiés de Jean-Pierre Faye, participent beaucoup plus des techniques innombrables au service de l'Extermination que d'une quelconque élucidation de la politique de Heidegger voire même de ce que fut en son essence le mouvement national-socialiste. Ici le silence rejoint, quant à sa fonction, le silence de l'analyste qui relance la question de l'analysant jusqu'à ce qu'elle bascule lentement du côté de la Vérité si terrible ou si horrible fusse-t-elle, que la question dissimulait. Si le silence peut épuiser la parole, il n'épuisera — au mieux — que le bavardage. La vérité, elle, si elle a du mal à se dire, ne saurait se taire, dut-elle pour être dévoilée affronter le plus terrible, le plus incompréhensible des silences.

Bien à vous,

François Peraldi

P.S. J'ai fait un saut à Todtnauberg, et je vous ai écrit cette lettre près de la petite hutte de Martin Heidegger car je pense profondément que quiconque n'a pas cheminé dans cette vallée n'a aucun titre à s'occuper de Heidegger.

Nonza, le 23 juillet 88

Cher Jean Forest,

Nous le voyons bien et nous n'avons plus à nous leurrer, il y a longtemps que les dieux sont morts et ce n'est certainement pas cette abjection rosâtre dont les évangélistes médiatiques

nous annoncent le retour sous le nom de «Jesus» (à entendre avec l'accent américain) qui en tiendra lieu. Reste-t-il du poète? *En dernier lieu, demandez-vous, peut-on envisager la folie comme, au pied de la lettre, la parole folle, affolée, et la littérature qu'elle alimente, à proprement parler comme une écriture démoniaque, au sens où l'entendent la Grèce antique et, souverainement, le bouddhisme? D'où, compte tenu du caractère fou de toute littérature, que Platon ait banni tant les poètes que, soyons sérieux, les dieux de sa Res Publica? Et alors de quelle parole se nourriront ses citoyens?*

Reprenons si vous le voulez bien ce que nous avons dit jusqu'à présent. Il n'y a, me semble-t-il, que deux pôles entre lesquels se déploie l'écriture. Le pôle de la Chose où, au fur et à mesure qu'elle s'en approche la parole s'affole. Je n'ai pas besoin de l'hypothèse d'une quelconque divinité pour penser vers ce pôle. Le(s) vide(s) des bouddhistes — mais méfions-nous peut-être de croire que nous pouvons penser vers l'Orient en nous précipitant vers des analogies dont souriraient les brahmanes autant que les maîtres Zen. Rappelez-vous ce dialogue extraordinairement prudent entre Heidegger et le philosophe japonais autour de ce terme central de l'«esthétique» japonaise: Iki, et considérez le refus de Heidegger de le traduire ou de se hâter vers une appropriation quelconque d'une pensée Autre. Plutôt laisser gésir la différence et, dans sa béance, laisser surgir une parole poïétique qui s'essaye et s'éprouve au contact de cette pensée Autre, radicalement Autre et reconnue a priori comme telle. Méditons l'humilité de ces deux grands penseurs.

L'autre pôle est celui de l'écriture en miroir. La parole en miroir. Ce que Lacan nommait, non sans ironie, le discours courant, le «disque ourcourant». Telle est la parole dont se soutiennent, sinon les citoyens de la Res Publica, du moins nos concitoyens et nous-mêmes à temps presque plein. Sa fonction est double: agresser sans détruire de façon à pouvoir agresser de nouveau et prendre la place de l'autre dans le miroir. Par exemple, pour mieux saisir la démarche de Farias, il convient de prendre en compte son aliénation spéculaire à Heidegger. En effet, après avoir suivi le séminaire de Heidegger et Fink sur Héraclite, Farias a sollicité de Heidegger l'autorisation d'enseigner sa pensée à l'Université. Heidegger a refusé, arguant que Farias ne le comprenait guère au-delà de ce qu'il projetait de sa propre «pensée» sur le texte heideggerien. Il n'est pas surprenant d'apprendre qu'après la parution de son libelle, Farias ait de surcroît tenté d'obtenir la chaire de philosophie à Fribourg, celle-là même qu'occupait Heidegger. Ce pôle-ci est celui de

toutes les destructions partielles et de la méconnaissance: c'est celui où fut écrit: «*Heidegger et le Nazisme*» et où se tient M. Farias, un «homme du ressentiment», comme l'aurait certainement qualifié Nietzsche.

Le premier pôle, celui où l'écriture tend vers la Chose, est plus rare. Il tient du silence et de la solitude et, bien que Blanchot en ait splendidement survolé le territoire dans *L'Espace littéraire*, il demeure un espace éminemment réservé. Il est caché par le discours courant et l'inflation médiatique. Si l'écriture qui tend vers la Chose s'affole, c'est — telle est en tout cas mon hypothèse — parce qu'aujourd'hui, on peut et on doit repérer au fondement même de cette écriture ce principe inhérent à la Technique et au Travailleur qu'elle assujettit: le principe d'Extermination.

Elle n'est pas ou très peu lue et, si d'aventure elle l'est, elle n'est pas comprise. Pour la comprendre, il faudrait réintroduire la pensée de la mort au fondement même de la pensée, et tout s'y est opposé jusqu'à ce que surgisse le SIDA.

Vôtre

François Peraldi

Nonza, le 24 juillet 88

Cher Jean Forest,

Je suis resté à la fin de ma pénultième lettre sur une association inquiétante: celle du SIDA, de la Maladie comme on dit en France par horreur des sigles. Peut-être permettra-t-elle d'esquisser une réponse inattendue à votre ultime question: *une écriture dénuée de folie est-elle, à votre avis, imaginable, scriptible, publiable, lisible? Qui donc en serait le vecteur, et pour quel autre, afin de lui apprendre quoi, qu'il ne sache déjà, sur le bout de ses doigts?*

Une écriture dénuée de folie, je l'entends à l'oeuvre déjà derrière une parole qui ne s'affole plus devant la mort et qui la replace au coeur de la pensée, qui redonne ce faisant à la Chose sa dignité originaire, qui prend la mesure du principe d'Extermination et de sa mise à l'oeuvre dans l'ensemble des territoires soumis à l'emprise du Travailleur (au sens jüngerien) et de la Technique. Tenez, saviez-vous que la Banque du Canada

subventionne l'extermination de la forêt amazonienne et de tout ce qui y vit, y compris les Indiens? Chaque année, un territoire de la taille de la Grande-Bretagne est ainsi exterminé.

Qui serait le vecteur d'une telle écriture? Peut-être l'homme sidéen. J'écoute des sidéens en analyse. Ils se répartissent en deux groupes. Ceux qui ne veulent rien savoir du mal qui les détruit: ils meurent en six mois. Et ceux beaucoup plus nombreux, dont brusquement les yeux se dessillent et qui, non seulement se savent au plus proche de la mort, mais également porteurs de la mort de l'autre. Ils parlent la mort, leur mort autant que celle de ceux ou celles qu'ils ou elles aiment et qu'ils ou elles ont peut-être contribué à entraîner avec eux vers la mort. Alors que le gouvernement (en particulier le gouvernement canadien), les médias et une partie du monde médical (celui qui refuse de s'occuper des sidéens) les vouent à l'Extermination (la Bavière se propose de créer des sidatoriums et l'on peut cyniquement penser qu'ils n'auront qu'à utiliser pour ce faire les anciens bâtiments des camps de concentration); à la surprise de tous, ils ou elles survivent et, année par année ils ou elles repoussent l'échéance de la mort dans le même temps qu'ils éliminent les «broutilles», comme disait Lorenzo dans un programme bouleversant dû à France-Culture; c'est-à-dire: le discours courant, le mensonge de l'amour narcissique, l'immense civilisation du profit et de l'usure (comme la désigne Ezra Pound), tout ce qu'on connaît sur le bout des doigts parce que ça se compte. Pour les sidéens, ce qui compte n'est plus ce qui se compte. Seule la mort compte et, curieusement, nul aujourd'hui n'est plus proche qu'eux de la vie et de l'amour de l'Autre. Pas la vie éternelle, celle de l'Au-delà des fabricants de rêves, mais celle d'ici et maintenant dont ils vivent chaque moment avec une intensité que le Travailleur ignore avec une haine farouche. Cette parole est-elle imaginable? Oui. Il suffit de l'écouter et d'en entendre la vérité. Est-elle scriptible? Pas encore. Encore que l'écriture de René Char, de Paul Celan, de Martin Heidegger m'en semble très proche. Est-elle publiable? Peut-être. Mais elle ne le sera que pour de mauvaises raisons: la raison du profit. Est-elle lisible? Je le souhaiterais. Mais je sais que si le moment vient, il n'est pas encore venu. Il se produira par une mutation profonde, la mutation de l'homme sidéen qui apprendra, aux hommes qui se pensent sains, que leur aveuglement et leur infatuation d'eux-mêmes les a voués à l'Extermination. Quant à l'homme sidéen, il sera, il est déjà celui qui ne vivra que s'il sait faire de la mort qu'il porte le fondement de son élan vital. Car les meilleurs chercheurs en la matière ne nous permettent plus de nous leurrer: si l'espèce

humaine survit à l'extermination, elle risque fort d'être sidéenne.

Dans l'attente,

François Peraldi.